

KING

Michel Vinaver

Mise en scène
Alain Françon

Création

Théâtre National de la Colline
15, rue Malte-Brun 75020 Paris
Location 01 44 62 52 52

Petit Théâtre
du 11 mars au 25 avril 1999
du mercredi au samedi 21h
mardi 19h
dimanche 16h – relâche lundi

Les mardis de la Colline
Les mardis à 19h – tarif unique 110 F
Mardi 23 mars – débat

Production
Théâtre National de la Colline

Le texte de la pièce est paru avec la nouvelle version des *Huissiers*
chez Actes Sud, collection Babel, en janvier 1999

Presse
Dominique Para
01 44 62 52 25

Conseil artistique
Myriam Desrumeaux

Décor
Jacques Gabel

Costumes
Patrice Cauchetier

Lumière
Joël Hourbeigt

Son
Jean-Marie Bourdat

Travail chorégraphique
Caroline Marcadé

Avec

Jacques Bonnaffé
King jeune

Carlo Brandt
King mûr

Jean-Paul Roussillon
King âgé

1889. Un jour que, voyageur de commerce, King C. Gillette fait la tournée de ses clients en Pennsylvanie, il a l'intuition que tous les maux affligeant l'humanité ont une cause : la concurrence.

Six ans après, il a la vision d'un rasoir à lames jetables.

Pour abolir la concurrence, et la remplacer par un système d'« égalité matérielle », il ne faut rien moins qu'une révolution mondiale, et King C. Gillette s'y attelle, en même temps qu'il met sur orbite une des premières entreprises multinationales de produits de grande consommation.

Michel Vinaver

DE KING AUX HUISSIERS

(auto-interrogatoire II)

Michel Vinaver

***Les Huissiers*, cela évoque un discret bruissement, des pas qui traînent dans les couloirs, une porte qui tourne sur ses gonds, silencieuse. *King* résonne comme un coup de cymbale. Au fait, que faut-il entendre par ce titre ?**

Rien d'autre que le prénom réel d'un personnage réel, King C. Gillette, né en 1855 à Fond du Lac, Wisconsin, U.S.A., mort en 1932 en Californie.

(...)

Généralement, vos personnages, du moins masculins, se situent dans le champ de l'ordinaire. King, lui, serait « grand » ?

Paidoux est ordinaire, King est grand.

(...)

La pièce est faite de soixante-quatorze morceaux. Comment en êtes-vous venu à ce type de composition ?

Chaque morceau a son autonomie. Il peut être vu comme une micro-pièce.

Mais certains morceaux, intitulés trios, semblent avoir un caractère différent de ceux qui s'intitulent « King Jeune », « King mûr », « King âgé ». Les trios, plutôt que des micro-pièces, semblent être des fragments arrachés à un discours continu.

Dans la pièce, il y a l'histoire et la non-histoire. L'histoire, c'est King tel qu'il s'inscrit dans une chronologie : il est pendant vingt-huit ans voyageur de commerce ; il l'est quand jaillit en lui, dans un éclair, l'évidence que tous les maux affligeant l'humanité ont une cause, la concurrence et qu'il faut abolir celle-ci, d'où l'appel à une révolution ; il l'est encore quand, quelques années plus tard, dans une nouvelle illumination, il invente le rasoir à lames jetables ; il l'est toujours au cours des dix années qui suivent pendant lesquelles, contre vents et marées,

il se bat pour que passe du stade de la vision à celui de la réalisation son ingénieuse invention. Une longue série d'épreuves, puis le succès, fulgurant. Et le conflit, ravageur, entre lui et son actionnaire principal, lequel obtient son expulsion ; mais il a fait fortune et part en Californie ; il y cultive le pamplemousse, se lance dans des opérations immobilières toujours plus vastes, meurt ruiné trois ans après le krach de 1929, victime de la Dépression. Tel est le parcours temporel dont trois acteurs, chacun en solo, restituent des moments. La non-histoire, c'est le monde harmonieux tel qu'il se perpétuera, une fois la concurrence abolie.

L'avènement de ce monde harmonieux constitue pour l'essentiel la matière des trios. Pourquoi la forme du trio pour dire l'utopie ?

Si pour construire un avenir radieux les voix des trois âges de King se mêlent, c'est que, depuis la révélation qu'il en a eue à l'âge de trente-quatre ans et jusqu'à sa mort quand il en aura soixante-dix-sept, King persiste dans sa vision aussi bien du monde transformé que des moyens à mettre en œuvre pour obtenir cette transformation.

Est-ce à dire qu'il n'a pas cessé d'œuvrer pour qu'advienne une révolution de type communiste, en même temps qu'il créait et développait la première en date sans doute des entreprises multinationales de produits de grande consommation ?

Oui. Comme deux vies non communicantes.

Pourquoi cette pièce ?

Sans doute à cause de l'énigme.

Celle de la dualité ?

L'énigme n'est pas tant là que dans le fait que King Gillette s'était chargé d'une mission qui lui apparaissait d'une nécessité absolue et d'une urgence sans pareille, celle de changer le monde ; en plus, il savait exactement comment s'y prendre, il savait que la tâche d'assumer la tête du mouvement lui revenait, que lui seul pouvait l'entreprendre ; et néanmoins il a employé la majeure partie de ses ressources – son temps, son énergie, son argent – à d'autres activités incommensurablement moins nécessaires et urgentes au niveau de l'humanité, sans conflit intérieur semble-t-il, ni états d'âme ; sans mise en balance des priorités. Aucune trace, chez lui, d'introspection.

Le théâtre, alors, comme outil pour résoudre l'énigme ?

Le théâtre ne résoud rien. L'énigme, j'avais envie, avec cette pièce, de m'en approcher, comme un satellite d'une planète, et d'en photographier différents reliefs, peut-être de me poser ici et là sur elle et d'opérer quelques prélèvements du matériau qui la compose.

Mérite-t-elle tant d'attention ? Présente-t-elle un intérêt autre qu'anecdotique ?

Il me semble. Précisément parce qu'on a affaire à un personnage ne connaissant ni le doute ni la peur, à un « héros », à un « prophète » dont la foi dans sa vision est absolue. Comment se fait-il que...

Un cas de schizophrénie ?

Explication paresseuse. Mon « satellite » n'a décelé aucun trouble de comportement. Du reste, faut-il expliquer ?

Parlons de votre propre parcours. En 1953, à l'âge de vingt-six ans, vous entrez chez Gillette comme stagiaire ; c'est votre premier emploi et vous y restez vingt-sept ans, y accédant à des postes de responsabilité. Si l'on excepte l'Université par la suite, vous n'aurez eu, au fond, qu'un employeur, Gillette. Vous avez quitté l'entreprise en 1980 – éjecté ? – et dix-huit ans après, vous écrivez *King*. Faut-il y voir une marque de nostalgie amoureuse ? Un règlement de comptes ? Une énigme au carré ?

J'ai ignoré presque jusqu'à ma sortie l'existence de « l'autre Gillette ». Un jour en 1977, David Fausch, vice-président relations publiques de The Gillette Company, Boston, m'avise de la visite à Paris de Russell Adams, journaliste et écrivain, auquel Gillette avait passé commande d'une histoire de l'entreprise. Adams souhaitait m'entendre sur l'acquisition récente par la multinationale bostonienne d'une entreprise française de briquets, leader mondial dans la jeune industrie du briquet jetable : j'avais été l'initiateur et l'un des négociateurs de cet achat. Un déjeuner s'ensuit, et c'est là qu'Adams mentionne la découverte qu'il a faite au cours de ses recherches d'un aspect ignoré de la vie de King Gillette, découverte surprenante non seulement pour lui mais pour la hiérarchie de la Compagnie, s'agissant d'un « à-côté » de la personne de son fondateur pouvant paraître inconvenant, et dont le souvenir avait été depuis longtemps enseveli. Sans doute eût-on préféré qu'il le demeure. Mais une clause du contrat garantissait à l'auteur la non-intervention du commanditaire sur le contenu de l'ouvrage.

Vous ne répondez pas à ma question.

À sa parution, j'ai lu, bien sûr, le livre de Russell Adams. Et j'ai pu me procurer un reprint, fort rare, du premier livre de King Gillette, paru en 1895, *The Human Drift*. L'émotion que j'ai éprouvée en le lisant était celle d'un archéologue débouchant, par le hasard d'un coup de pioche, sur un trésor...

Ce n'est toujours pas une réponse.

La révélation est tombée sur un terrain qui n'était pas neutre. On est lié à son entreprise. Plus que d'autres, Gillette (la société) avait ses pratiques, son esprit, ses rituels, sa mystique, toutes choses qui avaient pour socle la présence charnelle – post-mortem – de son fondateur. Le portrait et la signature de King C. Gillette ont orné, jusqu'au milieu des années soixante, l'enveloppe de chacune des lames produites sous cette marque, expédiées et utilisées par milliards dans le monde entier.

Votre émotion ne semble pas éteinte.

Qui sait ? Peut-être ai-je voulu honorer un ancêtre...

Mais aussi faire confluer vos deux vies ?

Comment ?

Vous ne vous projetez nullement dans King et sa dualité ?

Je crois n'avoir rien de commun avec ce personnage.

Il y a, à son égard, dans la pièce, une sympathie certaine.

Je veux bien.

(...)

Avril 1998

Extrait de *LEXI/textes 2*, (Théâtre National de la Colline)
et de *Écrits sur le théâtre 2*, L'Arche Editeur, Paris, 1998

Sur Françon

On pourrait tracer une ligne de partage entre deux façons de mettre en scène.

L'une, c'est de chercher à étonner et à éblouir. C'est le théâtre de l'effet. Tous les moyens possibles, et de préférence à la limite de l'impossible, sont combinés pour produire l'effet. La représentation est une accumulation d'effets, que le metteur en scène agence en frappant de plus en plus fort ; c'est l'approche spectaculaire.

L'autre, c'est la méthode qui ne se préoccupe ni d'étonner ni d'éblouir, ni de produire un effet, mais qui aborde un texte comme on aborderait un endroit inexploité, cherchant à en discerner les contours, les reliefs. La mise en scène n'impose rien, mais découvre ; et l'effet en définitive se produit, un peu comme la récompense inattendue d'un travail bien fait.

Alain Françon a créé plusieurs de mes pièces et sans doute continuerons-nous à travailler côte à côte, parce que sa façon de faire – qui est de laisser l'effet se poser là plutôt que de l'imposer – correspond à la mienne quand j'écris ; d'où mon sentiment qu'il y a, de moi à lui, une façon juste de prendre le relais. Une pièce de théâtre est grosse d'un nombre illimité de mises en scène possibles, dont aucune n'est *la* mise en scène juste. Mais il y a *une* façon juste d'aborder un texte et de le porter à la scène, c'est cette façon qui compte.

Michel Vinaver, in *Forum*, Journal du Centre d'Action Culturelle, Annecy, 1989.
Repris dans *Écrits sur le théâtre 2*,
L'Arche Editeur, Paris, 1998.

Jacques Bonnaffé

Théâtre

A travaillé avec :

Gildas Bourdet, Hans Peter Cloos, Saskia Tanugi-Cohen, Claude Stratz, Gilles Chavassieux, John Berry, Christian Rist, Patrice Kerbrat, Christian Schiaretti, André Engel, Abbès Zahmani, Simone Amouyal.

Il a mis en scène et interprété :

Paris Nord ; *Passages d'Arthur Rimbaud* ; *Rien, la vie* ; *Cafougnette et l'défilé* ; *Tour de piste* de Christian Giudicelli ; *Comme des malades* de Hervé Prudon (en 1998 au Théâtre de la Bastille).

La saison dernière, au Théâtre National de la colline, il a joué sous la direction d'Alain Françon *Dans la compagnie des hommes* d'Edward Bond (nouvelle version 1997).

Cinéma

A tourné avec :

Edouard Niermans, Jean-Luc Godard, Catherine Corsini, Philippe Venault, Renaud Victor, Jacques Renard, Jean-Charles Tacchela, Philippe Garrel, Jacques Doillon, Frédéric Compain, Sébastien Grall, Paolo Rocha, Jacques Davila, René Feret, Kristoph Rogulski ; Jacques Fansten, Richard Dindo, Ab Van Ieperen, Edwin Baily, John Lvof ; Bianca Conti Rossini, *Capitaine au long court* ; et avec Olivier Ducastel - Jacques Martineau, *Jeanne et le garçon formidable*.

Tonie Marshall, *Vénus Institut* ; Marcel Bluwal, *Le plus beau pays du monde* ; Costa Natsis, *Innocent*.

Carlo Brandt

Théâtre

A travaillé avec :

M. Barras, Hervé Loichemol, B. Meistre, Claude Stratz, Benno Besson, C. Broztonni, Matthias Langhoff, Jean-Christophe Bailly, Georges Lavaudant ; et sous la direction d'Alain Françon, *La Compagnie des hommes* (version 1992), *Pièces de guerre*, *La Mouette*, *Edouard II*, et au Théâtre National de la Colline *Dans la compagnie des hommes* d'Edward Bond (nouvelle version 1997).

La saison dernière, il a aussi créé *Check-up* sur des textes d'Edward Bond, puis on a pu le voir dans *Les Gens déraisonnables sont en voie de disparition* de Peter Handke, mise en scène Christophe Pertou au Théâtre National de la Colline.

Télévision

A tourné avec :

Gérard Verges, Michel Soutter, D. Kent, David Delrieux, Jean-Christophe Bailly, Elisabeth Rappeneau, Michel Wyn, Charlotte Silvera, Igaal Niddam.

Cinéma

A tourné avec :

Jacques Rouffio, M. Schupbach, Davila, Régis Wargnier, Bruno Herbulot, Roger Planchon, Yannick Bellon, Gilles Bourdos, Patrice Leconte, Pierre Dugowson, Olivier Dahan, *Déjà mort* ; Alexandre Aja, *Furia* ; Richard Bean, *Franck Spadone*.

Jean-Paul Roussillon

Théâtre

Il a travaillé entre autres avec :

Michel Serreau, Roger Blin, Patrice Chéreau, Claude Régy, Patrice Kerbrat, Philippe Mercier, Tilly, Christian Colin, Pascal Rambert, Maurice Bénichou, Jacques Nichet, J.L. Gomez, G. Dumont, M. Vuillermoz, Michel Fagadau, Philippe Adrien ;

avec Alain Françon, *Long voyage du jour à la nuit*, et au Théâtre National de la Colline *Dans la compagnie des hommes* d'Edward Bond (nouvelle version 1997).
Dernièrement, au Théâtre de l'Athénée on a pu le voir dans *D'honorables canailles* de Cergely Csiky, mise en scène Michelle Marquais.

Il a réalisé de nombreuses mises en scène à la Comédie Française ; il a aussi monté des pièces de Jean-Claude Grumberg.

Télévision

Il a tourné avec :

J.D. Verhaegue, Roger Kahane, S. Kurc, Michel Boisrond, Michel Favart, G. Katz, Jacques Rouffio, Edouard Molinaro, P. Korznick, Pierre Tchernia, Daniel Wronecki, P.H. Salfati, Gérard Marx, C. Faure, Jacques Doillon, Marco Pico, Andrej Kostenko, Michel Khleifi, Jean-Pierre Marchand, Fernando Silva, Peter Goedel, Claude Goretta, J.J. Kahn.

Cinéma

Il a tourné avec :

N. Ribowski, Joseph Losey, Jacques Nichet, Robin Davis, Didier Haudepin, Roger Coggio, Jacques Deray, Jean Schmidt, Patrice Chereau, Pierre Zucca, Jérôme Boivin, J.P. Rawson, C. Bories, P. Ortega, Josée Dayan, Bertrand Tavernier, Alain Resnais, Marcel Bluwal.

KING

Représentations en tournée

GENÈVE

Comédie de Genève

du 4 au 15 mai 1999

(King fast)

Ça commença nos répétitions de King quand Myriam C s'installe dans la petite salle. King c'est "King C", le vrai prénom du monsieur, King c Gillette. Myriam elle a même pas de nom. Infortunes diverses ..

Toujours ces histoires de couronnes au théâtre. Avènement, chute et désordres. Et succès probable. Plus fort que les news. Les gens vont sortir très abattus encore, frappés par l'honneur du monde ..

Ne pas croire pour autant que Gillette nous rase. Un projet d'écriture si affûté, Il fallait s'y mettre au moins trois jours pour serrer le bonhomme et ses contradictions.

On a vis sur ce tout nouveau rôle à trois têtes, le Gillette 3 K ? Pas le sentiment qu'on divise le gâteau. Trois rois comme un seul. Ni plus ni moins.

Pou trio, sous-entendre cette figure déjà antique des publicités chantées, choeur. Ce serait notre côté Andrew-Sisters.

Des répétitions donc, beaucoup, pour nous accorder. Et la délicate question des costumes...

Nous considérer pour l'instant comme quelques experts éraillés déjà capable de tourner les pages d'une partition rare et, dans le silence du papier, les seuls à assembler de tête ces portées séparées pour s'en faire des musiques...

(note: relire "Villes" in les Illuminations
et je suis un musicien etc.. du même Rimbaud)

Début janvier 99

Fin du travail table

Version publique et concerts dans deux mois

Jacques Bonaffé